

Odyssée

Chant VI

traduit par Jacques et Anne-Lise Darras

Comme lui s'endormait en ce lieu le divin Oduſſeus aux mille ſouffrances
Éreinté de fatigue et de ſommeil, Athéné ſ'en fut aux Phéaciens,
Lesquels, naguère, habitaient la vaste contrée d'Hypérie, près des Cyclopes
Qui, ſupérieurs en force, ſe livraient ſur eux à d'inceſſants pillages.
C'eſt alors qu'à leur tête ſe dreſſa Nausithoos à l'apparence d'un dieu
Qui les conduiſit hors d'atteinte des mangeurs de farine juſqu'à Skhérie
Où il fit courir des remparts autour d'une ville, conſtruiſit des foyers,
Édifia des temples pour les dieux, fit un partage de terres arables.
Mais bientôt, le deſtin l'ayant dompté, il avait pris le chemin d'Aidés
Et c'eſt Alkinoos habile à lire dans la penſée des dieux qui commandait.
Vers lui donc, vers ſa demeure ſ'acheminait la déeſſe aux yeux verts
Dont le retour d'Oduſſeus au cœur généreux occupait les méditations.
Elle inclina ſes pas vers une alcôve aux mille raffinementſ où reposait
Une jeune fille pareille par le teint et par le corps aux immortelles,
Nauſicaa, la fille d'Alkinoos au riche cœur, entourée de chaque part
De deux piliers, de deux ſervantes qui tenaient leur beauté des Grâces.
Les portes de bois luisant étaient cloſes, alors elle, comme l'haleine
Du vent, vint ſe poſer ſur la couche de la jeune fille et là, debout
A ſon chevet, tout contre ſon oreille, ſ'approcha pour lui parler.
Elle avait pris l'apparence de la fille de Dymas, l'illuſtre navigateur,
Laquelle était ſon égale par l'âge et qu'elle chériffait dans ſon âme.
Alors, ſe cachant ſous cette image, la déeſſe aux yeux verts lui parla.
« Serait-ce donc, Nauſica, que ta mère a mis au monde une fille négligente
Que tu laiffes ainſi tes robes de moire, ſans nul ſouci, dans cet état ?
Pourtant le jour eſt proche de ton mariage où tu devras toi-même vêtir
De beaux habits, mais en fournir aux autres ainſi, les gens de ton cortège.
Ainſi ſe propage en effet la réputation parmi les hommes, ainſi voyage
L'heureuſe renommée qui réjouit de gloire le cœur d'un père et d'une mère.
Allons donc au lavoir l'une et l'autre à la première lumière de l'aube.
Je t'aſſure que je t'aiderai et t'accompagnerai, pendant que très vite
Tu te prépareras car, crois-moi, ton temps de jeune vierge ſ'achève.
Vois comme te courtiſent déjà les meilleurs, les plus nobles d'entre

Les Phéaciens, car tu possèdes toi aussi, comme eux, naissance et race.
Allons, va vite trouver ton père illustre, demande-lui qu'avant l'aube
Il fasse armer un char, qu'on y attèle des mules et qu'on y charge
Des ceintures, des voiles, des tuniques, des vêtements de moire luisante.
Le voyage sera plus facile qu'à pieds, les lavoirs sont si loin de la ville.
Et quand elle eut parlé ainsi elle rebroussa chemin Athéné aux yeux verts,
Elle regagna l'Olympe où l'on raconte que le siège des dieux, inamovible,
Réside toujours, que ni les vents jamais ne font frémir ni les pluies
Jamais ne mouillent ni les neiges d'hiver ne recouvrent mais qu'entoure
Le tissu d'un éther sans nuage que parcourt la lumière blanche du soleil.
Là se réjouissent et mangent les dieux bienheureux à longueur de journée,
Là fit retour la déesse aux yeux verts quand elle eut livré son message.
C'est à cette heure qu'approcha l'Aube au trône majestueux qui éveilla
Nausicaa dans ses voiles. Elle, aussitôt, s'étonne du songe et court
A travers les chambres du palais pour annoncer la nouvelle à ses parents,
A son père chéri, à sa mère qu'elle trouva dans les parties intérieures.
Sa mère était assise à côté du foyer, entourée de ses femmes servantes
Qui tournaient les quenouilles au fil pourpre de mer. Lui, elle le vit
Sur le seuil qu'il franchissait pour aller en compagnie des rois illustres
Vers l'assemblée où l'appelaient en conseil les nobles Phéaciens.
Elle se campa le plus près possible de lui, son cher père, et lui dit
« Petit papa, ne voudrais-tu pas faire équiper pour moi une voiture
Aux roues rapides, haute d'essieu, pour que j'emmène mes vêtements,
Mes beaux vêtements jusqu'au lavoir car ils sont tout frippés, tout sales ?
Toi aussi tu aimes bien quand tu te rends au conseil avec les princes
Avoir des vêtements purs et propres sur la peau et puis tu as cinq garçons
Au palais, cinq fils chéris, deux mariés déjà, trois autres qui grandissent
Et qui toujours exigent que leurs vêtements soient fraîchement lavés
Parce qu'ils vont à la danse, et c'est moi, moi qui m'occupe de tout cela »
Elle s'exprima ainsi car elle avait honte d'employer le nom qui désigne
L'union des jeunes époux devant son père mais lui, comprenant, répondit
« Écoute-moi, petite, je ne te refuse ni mules ni quoi que ce soit d'autre.
Cours donc, les serviteurs t'apprêteront une voiture aux roues rapides,
Haute d'essieu et pourvue d'une corbeille pour contenir ton linge »
Sur quoi il fit mander des esclaves qui obéirent et qui tirèrent dehors
Un char rapide et fin et lui attelèrent un couple de mules sous le joug.
Alors la jeune fille apporta de sa chambre les vêtements de belle facture
Qu'elle déposa avec soin et ordre sur le char au bois finement ouvragé.
Sa mère plaça dans une corbeille toutes sortes de mets variés et délicieux.
Elle mit aussi des viandes et elle versa du vin dans une outre en chèvre.
Alors la jeune fille de monter sur le char. Sa mère lui apporta encore
De l'huile coulant dans une fiole d'or pour elle et ses servantes.
Alors elle empoigna le fouet, les rênes brillantes et fouetta l'attelage.
Les mules firent entendre un braiement puis s'élançèrent avec fougue,
L'emportant seule avec les habits tandis que les servantes allaient à pied.
Elles atteignirent bientôt les rives du fleuve aux riches eaux, là où
Justement les lavoirs étaient intarissables, où l'abondance d'eau fraîche
Jaillissant de dessous les rochers pouvait le mieux laver les souillures.
C'est là qu'elles dételèrent les mules, les conduisant vers les cascades
Pour qu'elles y brouillent le chiendent suave comme miel tandis qu'elles,
Du char, avec leurs mains, emportaient les vêtements qu'elles plongeaient
Dans les profonds bassins d'eau sombre pour les y fouler à qui mieux mieux.
Puis lorsqu'elles eurent lavé et purifié toutes les taches, les souillures,

Elles les étendirent alors sur le sable de la plage, à l'endroit même
 Où les vagues venaient jusqu'à la terre laver et lécher les cailloux.
 Puis elles se baignèrent ; puis elles s'enduisirent le corps d'huile onctueuse ;
 Puis elles prirent leur repas sur les hauteurs qui dominaient le fleuve ;
 Puis elles attendirent que sèchent les vêtements aux rayons du soleil.
 Puis lorsqu'elles se furent rassasiées de nourriture, elle et ses servantes
 Dénouèrent leurs voiles et leurs mantilles pour commencer de jouer au ballon,
 Et la jeune fille aux bras blancs, Nausicaa, conduisait leurs chœurs et danses.
 De même que l'on voit Artémis la lanceuse de javelots descendre aux pentes
 De la montagne abrupte du Taygète ou bien aux flancs de l'Eurymanthe
 A la poursuite de biches et sangliers rapides cependant que les Nymphes
 L'accompagnent en jouant, les nymphes agrestes, les filles de Zeus qui tient l'égide,
 Et que Letho voit sa fille les dominer toutes de la tête et du front,
 Sa fille que l'on remarque aisément par sa course entre toutes ces beautés,
 De même parmi ses suivantes se distinguait la jeune fille encore nubile.
 Mais alors qu'elles se préparaient à reprendre la route du retour, alors
 Qu'elles avaient attelé les mules, qu'elles avaient replié les vêtements,
 A cet instant précis la déesse aux yeux verts, Athéné, changea ses calculs :
 Odusseus s'éveillerait et découvrirait la jeune fille aux beaux yeux
 Qui le conduirait dans la cité des Phéaciens. La balle, donc, quitta
 Les mains de la princesse pour celles d'une servante qui la manqua.
 La balle plongea dans l'eau profonde du tourbillon. Il y eut un grand cri.
 Odusseus le divin se réveilla, s'assit, réfléchit dans son esprit, son cœur
 « Malheur de moi, de quels mortels ai-je une fois encore atteint la terre ?
 Est-ce que ce sont des violents, des sauvages, des gens qui ignorent la justice,
 Ou bien sont-ils hospitaliers à l'étranger, craignent-ils les dieux ?
 On dirait que l'air a résonné autour de moi comme de voix féminines
 De jeunes Nymphes dont la demeure est à la cime des montagnes abruptes
 Ou bien dans l'onde des fleuves, ou bien dans les prairies humides riches en herbe.
 Suis-je donc ici près d'être à voix humaines, je veux m'en aviser moi-même !
 Lors, se glissant dans l'épaisseur des buissons Odusseus le divin cassa
 Un rameau, d'une main ferme, pour voiler d'un écran la nudité de son corps.
 Alors il avança, devant lui, comme le lion grandi dans les montagnes,
 Confiant dans sa force, mouillé par les pluies, battu par les vents, une flamme
 Brûlant aux yeux, donnant la chasse aux vaches, brebis, cerfs sauvages,
 La faim le poussant aux troupeaux, voire même dans le cœur des maisons.
 Comme lui donc Odusseus s'en fut se mêler aux jeunes filles aux belles tresses
 Malgré sa nudité. Comme lui l'y contraignait la nécessité.
 Hideux et meurtri par la morsure du sel, ainsi leur apparut-il.
 Elles, alors, de s'enfuir de tous côtés, gagnant les hauteurs de la berge.
 Seule demeura la fille d'Alkinoos dans le cœur de laquelle Athéné
 Avait mis la confiance et dont les membres n'éprouvaient pas la peur.
 Elle lui fit face, fermement, tandis que lui, Odusseus, était inquiet,
 Ne sachant s'il tomberait en suppliant aux genoux de la jeune fille
 Au doux regard ou bien s'il l'approcherait de loin avec des mots de miel
 Pour qu'elle lui indique la route de la ville, lui donne des vêtements.
 Réfléchissant, il lui parut plus avantageux de garder ses distances
 Craignant que s'il lui prenait les genoux la jeune fille ne s'irritât.
 Immédiatement, donc, il lui tint ce langage habile d'apaisement
 « Je me mets à tes genoux, princesse. Es-tu divine ou bien mortelle ?
 Si tu es divine et que tu sois de ceux qui détiennent le vaste ciel
 C'est Artémis, je te l'assure, oui, la fille du très grand Zeus à laquelle
 Je te comparerai le plus tant par la taille que le visage et la beauté.

Et si tu es mortelle, de la race de ceux qui vivent sur la terre,
 Trois fois heureux ton père, ta mère chérie, trois fois heureux encore
 Tes frères et tes sœurs, ton cœur est leur délice, constant est leur plaisir
 De te voir, toi la jeune pousse, lorsque tu t'avances au milieu des danseurs
 Et celui-là, au fond de son cœur, aura plus de joie que tous les autres
 Qui, ayant dans son sens fait pencher la balance, t'emmènera chez lui.
 Jamais encore devant mes yeux n'était paru d'être humain aussi beau,
 Homme ni femme et moi qui te contemple, l'émerveillement me saisit.
 A Délos naguère près de l'autel d'Apollon j'ai vu une jeune pousse,
 Une tendre pousse de palmier, élancée comme toi, et aussi belle.
 Car j'ai abordé là-bas aussi, suivi d'un équipage considérable,
 Dans ce voyage au cours duquel devaient m'atteindre tant de deuils, tant de maux.
 Tout pareillement, dans l'île, la voyant, mon cœur fut saisi d'étonnement,
 Jamais nulle part tige ligneuse aussi belle n'était jaillie de la terre,
 Et c'est ainsi qu'à toi, jeune femme, en cet instant va mon admiration.
 J'ai craint terriblement de saisir tes genoux mais le malheur m'accable
 Jusque-là sans cesse les flots m'avaient entraîné, les tempêtes tumultueuses
 Au large de l'île d'Ogygie. Maintenant un dieu me jette sur ton rivage
 Pour que j'y subisse quelque nouvelle souffrance. Je ne crois pas encore
 Voir approcher la fin de mes maux, les dieux me réservent d'autres épreuves.
 Donc, princesse, prends pitié de moi, car tu es, après tant de souffrances
 La première que je rencontre, je ne connais rien des hommes qui peuplent
 Ta cité, qui possèdent ton pays, montre-moi donc ta ville, donne-moi
 Pour me vêtir quelque enveloppe à vêtements que tu aurais apporté avec toi.
 Puissent les dieux exaucer tout ce qu'il y a de rêves dans ton cœur,
 Époux et maison, puissent-ils t'apporter le bonheur dans le mariage.
 Car rien n'est plus beau ni meilleur que l'union de l'homme avec la femme
 Où l'un et l'autre font foyer dans la communauté des sentiments.
 Malheur aux cœurs ennemis, bonheur aux cœurs amis, l'un et l'autre le savent »
 A quoi la jeune fille aux bras blancs, Nausicaa, répondit en échange
 « Étranger qui n'as pas l'apparence d'un mortel insensé ou hostile,
 C'est Zeus lui-même, l'Olympien, qui divise le bonheur entre les hommes,
 Qui fait la part, à chacun, comme il l'entend, au vertueux comme au mauvais.
 A toi, un jour, il t'a réservé des épreuves. Bon gré mal gré tu les as supportées.
 Aujourd'hui, par contre, voici que tu abordes à notre ville, notre terre,
 Tu ne manqueras pas d'habits, je te l'assure, ni d'aucune des choses
 Qu'il convient d'offrir au malheureux, quand il approche en suppliant.
 Oui je te montrerai la ville, oui je vais te donner le nom de mon peuple.
 Les Phéaciens habitent cette terre, je suis la fille d'Alkinoos au riche cœur,
 Celui-là même dont dépendent la puissance et la force Phéaciennes. »
 Ensuite de quoi elle appela aussitôt ses servantes aux belles tresses
 « Restez donc avec moi, servantes. Pourquoi vous enfuir à la vue d'un homme ?
 Comment cela, craindriez-vous qu'il fût d'une espèce malveillante ?
 Pas cet homme-ci, il n'est pas homme à venir porter les hostilités
 Sur la terre Phéacienne qui plus qu'une autre jouit de la faveur des dieux.
 Car nous habitons à l'écart, au creux des vagues turbulentes de la mer,
 Terre ultime, et nul jamais parmi les mortels ne vint se mêler à nous.
 Mais voyez cet homme, ce pauvre vagabond débarqué sur notre rivage,
 Il faut vite l'accueillir, le soigner, car c'est de Zeus que viennent
 Les étrangers, les suppliants. Petite aumône fait les grandes amitiés !
 Allons servantes, donnons vite à boire et à manger à cet étranger
 Et puis baignons-le dans le fleuve, là où l'abri le protégera du vent »
 Tels furent ses mots. Lors, s'appelant l'une l'autre les servantes s'arrêtèrent

Et firent venir Odusseus tout contre l'abri ainsi que le leur demandait
 Nausicaa, la fille d'Alkinoos au riche cœur, tandis qu'auprès de lui
 Elles déposaient un manteau, une tunique d'homme et des vêtements
 Et qu'elles lui apportaient, dans une bouteille d'or, de l'huile onctueuse
 Et qu'elles l'emmenaient se baigner et se laver dans le courant du fleuve.
 Et c'est ainsi que parla Odusseus, le dieu, au milieu des servantes.
 « Servantes, restez au loin, n'approchez pas, laissez-moi tout d'abord
 Laver le sel de la mer de mes épaules, laissez-moi me frotter d'huile
 Car il y a si longtemps que l'huile n'a pas coulé le long de mon corps.
 Non, je ne pourrais vraiment pas me laver en face de vous, j'aurais honte
 De me produire nu, devant vous jeunes filles aux cheveux savamment tressés. »
 Ce furent ses paroles, donc elles, s'éloignant de lui, vinrent vers leur maîtresse
 Tandis que lui puisant à l'eau du fleuve, Odusseus le divin, s'en aspergeait
 Pour dissoudre le sel de la mer qui lui couvrait le cou et les larges
 Épaules et pour ôter de sa tête l'écume blanche de la plaine stérile.
 Alors, quand il eut fini de se laver et qu'il se fut enduit de graisse,
 Il s'habilla des vêtements que lui avait fournis la jeune fille nubile
 Et l'Athénienne née de Zeus le rendit plus grand à voir, plus imposant,
 Et fit couler de son chef sa chevelure bouclée pareille à la jacinthe.
 Ainsi quand un orfèvre sertit d'un écriin d'or un ouvrage d'argent,
 Avec art, habileté, sachant d'Hephaistos, de Pallas Athéné toutes
 Les techniques, et qu'il accomplit un chef-d'œuvre de beauté et de grâce,
 Ainsi répandit-elle la grâce sur lui, sur sa nuque, sur ses épaules,
 Et il s'en fut s'asseoir plus loin, à l'écart, sur le sable de la mer,
 Éblouissant de grâce et de beauté, et la jeune fille l'admirait.
 Alors elle, au milieu de ses servantes aux belles tresses, prit la parole.
 « Écoutez-moi, jeunes filles aux bras blancs, laissez-moi vous parler.
 Non, ce n'est pas contre l'avis des dieux, les dieux qui tiennent l'Olympe,
 Que l'étranger que vous voyez est venu se mêler aux Phéaciens.
 Au commencement je l'avoue, c'est vrai, il me paraissait misérable,
 Mais à présent il ressemble à un dieu, un de ceux qui habitent le grand ciel
 Oh, je voudrais tellement qu'un homme comme lui me soit promis pour époux !
 Parmi les Phéaciens ! Oh je voudrais tellement qu'il demeure chez nous !
 Allons servantes, offrez à boire et à manger à cet étranger. »
 Elle se tut. Les servantes donc, l'ayant écoutée, lui obéirent,
 Déposèrent aux pieds d'Odusseus de la nourriture, de la boisson,
 Et pour sûr qu'il but et qu'il mangea notre divin Odusseus !
 Qu'il mangea avidement, lui depuis si longtemps affamé, assoiffé !
 Mais Nausicaa aux bras blancs réfléchissait à bien d'autres choses
 Tandis qu'elle repliait les vêtements qu'elle posa sur la belle voiture,
 Qu'elle attelait les mules aux sabots robustes, qu'elle montait elle-même.
 Lors, appelant Odusseus par son nom, elle l'exhorta de ces paroles.
 « Maintenant lève-toi étranger, nous partons à la ville, je te conduis
 A la maison de mon père, le sage homme, tu rencontreras chez lui,
 Crois-moi, je te le dis, les meilleurs, les plus nobles des Phéaciens.
 Mais d'abord agis comme je dis, tu ne me sembles pas manquer de raison.
 Aussi longtemps que nous irons par les champs et les demeures des hommes,
 Qu'en compagnie des servantes tu suivras le char et les mules d'un pas
 Rapide, je te montrerai la voie tout ce temps, mais ensuite nous parviendrons
 A proximité de la ville qu'entoure un rempart aux murailles élevées
 Cependant que de chaque côté de la ville s'étend un port dont l'entrée
 Est étroite, les nefs à la double courbe sont tirées sur le chemin,
 Pour chacune d'entre elles il y a en effet une remise singulière.

Alors, tu te trouveras sur l'agora des Phéaciens, tu contourneras
 Le magnifique temple de Poséidon construit en pierres équarries.
 C'est là que l'on corde les gréments des navires aux coques noires,
 Les cables et les cordages, c'est là que l'on affine les rames
 Car, vois-tu, les Phéaciens n'ont pas souci des arcs ni des carquois
 Mais des mâts de navire, des avirons, des coques bien équilibrées
 Avec lesquels ils ont plaisir à parcourir la mer à l'écume grise.
 D'ailleurs moi j'évite leur langue acerbe, je redoute leurs moqueries
 Dans mon dos, ce sont des gens extrêmement arrogants et d'aventure
 L'un, plus méchant que les autres, pourrait bien m'apostropher ainsi
 « Qui est donc ce bel et grand homme qui suit Nausicaa, qui est donc
 Cet étranger ? Où l'a-t-elle déniché ? C'est sans doute son futur époux !
 Ce sera un naufragé qu'elle aura recueilli, il vient certainement
 D'un pays lointain puisque personne ne vit dans notre voisinage.
 Ou bien est-ce un dieu qu'elle aurait appelé de ses souhaits et qui
 Serait descendu du ciel pour lui plaire et vivre avec elle éternellement.
 Cela vaut bien mieux qu'elle prenne pour époux quelqu'un qu'elle aura trouvé
 Ailleurs, puisqu'elle n'a que mépris pour les hommes de son peuple,
 Les Phéaciens, tous ceux qui la courtisent, qui sont nombreux et qui ont leurs
 [mérites »

Voilà comme ils diront, voilà le genre de reproches qu'ils me feront,
 Et d'ailleurs moi-même j'ai l'habitude de blâmer celle qui agit ainsi
 Et qui, malgré les conseils de son père et sa mère chéris, se mêle
 Aux hommes avant d'avoir accompli, publiquement, les rites du mariage.
 Étranger, viens vite joindre ta parole à la mienne afin que sur-le-champ
 Nous obtenions de mon père l'espoir de ton retour dans ton pays.
 Nous allons rencontrer, au bord de la route, le magnifique bois sacré
 D'Athéné, un bois de peupliers noirs. Dedans coule une source. Autour
 S'étend une prairie. Là est la terre de mon père et sa vigne vigoureuse
 Qui ne sont éloignées de la ville que d'autant que porte l'écho d'un cri.
 Assieds-toi là et attends que nous atteignons la ville et ma maison.
 Puis quand tu estimeras que nous sommes parvenus tout près de celle-ci
 Alors va, avance vers la ville des Phéaciens, demande qu'on t'indique
 La demeure de mon père, Alkinoos au cœur généreux, tu la reconnaîtras
 Très facilement, même un tout petit enfant en bas âge t'y conduirait.
 C'est que les autres demeures, les demeures des Phéaciens n'ont pas été
 Construites à l'image de celle de mon père, qui est la demeure d'Alkinoos
 Le héros. Donc, dès que tu seras à l'abri de ses murs, dans la cour,
 Traverse très vite le mégarée, la grande salle et avance-toi vers
 Ma mère. Tu la trouveras assise tout près du foyer, dans la lumière du feu,
 En train de tordre et de tresser les fils de laine teints au pourpre marin,
 Le dos contre une colonne, spectacle merveilleux à contempler, tandis que
 Ses servantes seront assises derrière elle, le trône de mon père étant là contre,
 Tu le verras assis dessus, buvant du vin, comme font les immortels.
 Tu passeras devant lui et tu iras jeter tes mains autour des genoux
 De ma mère, et c'est de cette façon que tu verras le jour heureux
 De ton retour, le jour prochain, même s'il est encore éloigné.
 Sitôt qu'elle eut dit ces paroles, elle fouetta d'un fouet brillant
 Les mules qui, d'un pied allègre, quittèrent les berges du fleuve.
 Elles couraient bon train, elles allongeaient prestement les jambes cependant que
 Nausicaa tenait fermement les rênes pour permettre aux servantes
 Et Odusseus de suivre à pied, ne lâchant les lanières qu'avec mesure.
 Or le soleil disparaissait quand ils arrivèrent au bois d'Athéné,

Ce bois sacré où Odusseus le divin devait rester assis.
Alors, sans tarder, il s'adressa ainsi à la fille du puissant Zeus.
« Écoute-moi, enfant de Zeus qui porte l'égide, toi l'infatigable,
Maintenant oui, tu dois m'écouter, ce que tu n'as pas fait précédemment
Quand j'étais recru de fatigue, quand l'ébranleur de terre m'avait brisé,
Accorde-moi d'aller aux Phéaciens en ami, d'inspirer leur pitié »
Tel fut le souhait qu'il exprima et Pallas Athéné l'entendit
Sans qu'à aucun moment elle apparût devant lui, en face de lui, car
Elle redoutait le frère de son père qui s'était violemment emporté
Contre l'homme divin, Odusseus, l'empêchant de regagner sa terre.